

Chapitre 1

Mercredi matin

La certitude d'être en vie console parfois des flottements du réveil. Au bureau, ils savent que je ne suis pas du matin et qu'il est préférable de me laisser un peu glander au lit avant de venir travailler. C'est le moment où mes neurones se mettent paisiblement en route, des bulles de pensée remontant lentement des limbes du cerveau. Je les laisse flotter librement, en quête des plus goûteuses, écartant les gênantes. Aujourd'hui, je suis bien au chaud sous deux couvertures, pas de gros ennuis en cours, si ce n'est le temps qui passe, la jeunesse qui s'enfuit, et quelques courbatures. Il serait peut-être temps d'investir dans un nouveau lit. Avec mémoire de forme, je ne sais pas pourquoi, la formule m'enchanté. Revient tout de même, lancinante, la question de la direction du Service : notre Grande et Lumineuse Dirigeante, Aurore Le Gagneur, Contrôleur général de la Police nationale, connaît bien ma répugnance pour les postes de responsabilité, quand il faut plaire aux Puissants et gérer les plaintes des Petits. Plaire et gérer me fatiguent. Je ne demande rien, si ce n'est qu'on me foute la paix et qu'on me laisse faire mon métier : arriver au bout des enquêtes qui naissent de la bêtise ou de la folie des humains. Il doit quand même y avoir suffisamment d'ambitieux en France, même compétents, pour guigner ce poste, gagner plus d'argent, et,

sauf accident, se voir un jour décerner le Mérite, puis la Légion d'honneur ! L'argent, je m'en tape, je suis riche de naissance, et ma boutonnière est déjà fleurie en rouge. Mais on m'a rapporté que j'étais son candidat, avec l'appui d'un ponte proche du Ministre. Et je sais qu'elle est très copine avec la DRH. Heureusement, ma répugnance au commandement est connue, et je ne suis ni franc-mac, ni homosexuel, encore moins transgenre, ni adhérent au SCPN-UNSA, le syndicat représentant « le corps de conception et de direction de la Police nationale ». En général, la Maison Poulaga ne me le pardonne pas, et cela me rassure. Je ne fais partie d'aucune minorité à ne pas discriminer, sauf celle des riches, mais les simples, Dieu merci, ignorent mon patrimoine ! J'en suis là à clapoter dans les brumes du matin lorsque sonne mon téléphone. Il est trop tôt pour une pub, je vais donc répondre.

C'est Adiba, la capitaine Adiba Saint-Paul :

— Bonjour Patron, j'espère ne pas vous réveiller, car je sais votre besoin maladif de sommeil ; mais, sans vous commander, puis-je vous suggérer de me rejoindre à l'hôtel Heisenberg, 10 avenue du Principe, dans le 17^e. Ce n'est pas loin de chez vous. J'ai un cadavre de catégorie supérieure sur les bras, et je vous laisserais volontiers le soin de prévenir le procureur de permanence.

— Matinale et prévenante capitaine, si vous ne troublez pas un sommeil envolé depuis déjà longtemps, vous dérangez mes cercles, comme aurait dit Archimède au soldat qui allait le tuer. Mais puisque vous avez commis l'irréparable, je vais répondre à votre demande et vous rejoindre. Patientez un peu, je vous prie, je ne suis pas tout à fait prêt. De quoi s'agit-il cette fois-ci ?

— Si le cadavre ne portait pas un uniforme, je dirais qu'il semble appartenir au patron d'une entreprise connue dans le secteur du

tourisme, Fractale. Victor Karreg. Je dis cela, parce que je l'ai vu à la télévision il y a quelques jours et que c'est partiellement le nom sous lequel la réservation de la chambre a été effectuée. Que vient faire Archimède dans notre affaire ?

— Bon, faites le nécessaire, j'arrive. Pour Archimède, je vous expliquerai.

J'ignore un peu ce que signifie mon « faites le nécessaire », mais au pire Adiba pourra penser que je lui fais confiance, ce qui n'est pas faux. Depuis ses débuts, elle a bien progressé. Elle est toujours du genre chiant, revendicatif syndical et féministe, mais elle sait des trucs et comment les utiliser pour le plus grand bien du service de l'État. Issue d'une mère marocaine et d'un père martiniquais, affublée de nombreux frères et sœurs, célibataire, elle a de l'ambition et sait bosser dur. Tout mon contraire. Je vais voir comment elle s'en tire avec mon instruction peu claire. Avant de partir, j'appelle le Proc.

L'avenue du Principe n'est pas si proche du parc Monceau, mais je préfère y aller à pied, à cette heure-ci la circulation est du genre thrombosée. Évidemment, en renonçant à ma voiture, je donne raison aux débiles de la Mairie de Paris qui font de leur mieux pour emmerder le monde motorisé, mais bon, ces quelques pas me réveilleront et, avec un peu de chance, j'éviterai de marcher dans la production défécatoire des pauvres chiens confinés dans les appartements du quartier.

*Et la nuit de septembre s'achevait lentement,
Les feux rouges des ponts s'éteignaient dans la Seine,
Les étoiles mouraient le jour naissait à peine.¹*

1 Guillaume Apollinaire, *Alcools*.

L'hôtel Heisenberg est de ces nouveaux palaces intégralement construits dans les matériaux les plus écolos, tout en conservant les belles façades haussmanniennes d'origine. De l'extérieur, l'habitué du quartier n'est pas dépaysé. En revanche, dès l'entrée franchie, on comprend pénétrer dans un autre monde, fait de verre, de bois et de tarifs stratosphériques. J'aime bien, mais n'ai pas le temps de m'imprégner de l'atmosphère du lieu, car me voici alpagué par le lieutenant Léonie Bédouard dont l'accent chantant dénote un peu ici :

— Adiba vous espère au premier, chambre 103. Vu l'endroit, elle m'a recommandé la discrétion et m'a chargée de vous attendre ainsi que le labo et le docteur qui sont déjà arrivés. Je ferai pareil pour le proc si vous l'avez appelé. Et je vais demander copie des enregistrements des caméras vidéo qui surveillent l'entrée et les ascenseurs, cela peut toujours servir.

Ayant horreur de monter quoique ce soit, en montagne comme en escalier, je prends l'ascenseur. Je redescendrai à pied, la descente, j'aime bien.

Tout ce petit monde semble affairé, et m'interdit d'avoir une vision d'ensemble de la chambre : Adiba se tient debout, en retrait près de la fenêtre, et je distingue notre légiste, le fakir des Hauts-de-Seine, le Docteur Swapnil Singh, et la gironde et savante Zézette agenouillés près d'un corps. Le légiste et le labo sont à l'œuvre. En sourdine, je ricane et pensant qu'il n'y a probablement pas que sur les scènes de crimes que le gourou et la Zézette se positionnent ainsi, surtout Zézette, le cul en l'air... Je suis mauvaise langue, comme dirait la mariée ! Le corps est sur le dos, avec une large entaille au cou, beaucoup de sang autour, en uniforme en effet. Cinq galons panachés.

Le mahatma de la Médecine légale fait le malin :

— Mes respects du matin, Monsieur le commissaire division-

naire ; j'ignorais que j'aurais l'honneur et le plaisir de vous retrouver si tôt, dans un hôtel dont le luxe discret, mais réel, doit faire la joie des touristes et des hommes d'affaires fortunés. Je dis cela, car j'ai rarement vu autant de sang répandu sur une moquette dont la douce épaisseur laisse présager un futur nettoyage coûteux. Les assassins devraient tout de même prendre garde à ce genre de choses ! Car c'est de toute évidence un assassinat, et il a eu lieu ici précisément. Comme d'habitude vous allez me demander l'heure de l'action et je vous répondrai, entre neuf heures trente et dix heures trente du soir, à préciser naturellement à l'autopsie. Un détail, peut-être sans importance, mais vous connaissez ma tendance à me perdre dans l'insignifiant : ce beau militaire ne porte pas de sous-vêtement ce qui détonne un peu si l'on observe la qualité de sa chemise, de ses chaussettes et de ses chaussures dont les prix ne me semblent pas correspondre au traitement d'un fonctionnaire, tel que nous autres, tâcherons du Service Public, le connaissons. Notre homme avait le souci de sa présentation, car il s'est manifestement rasé récemment et probablement douché. Pas de portefeuille ni de montre. Mais j'empiète là sur le domaine de mademoiselle Zézette. Pour l'arme, je verrai bien un cutter.

Il me broute un peu, le pandit du Gange, mais je lui sais des compétences scientifiques réelles, de la méthode et un sens aigu de l'observation. De là à lui reconnaître publiquement ces qualités...

Zézette se relève en tenant son appareil de photo, s'étire un bon coup :

— Ce n'est plus de mon âge, ces galipettes, même sur des moquettes de luxe. Mais pour trouver les bons angles, il ne faut pas craindre de se contorsionner. Et c'est vrai qu'il n'a pas de calbute, notre macchabée. Qu'une femme soit nue sous sa robe, on m'a raconté que c'était possible. Mais un mec avec un pantalon rugueux comme une bure en direct sur les roupettes, ça questionne. On va